

YOSEF JOSEPH DADOUNE

Extraits du texte de Lucia Sagradini dans la monographie de l'artiste, paru en 2023 aux éditions Arnaud Bizalion.



Yosef Joseph Dadoune,
Fleurs de nuit, 2023
Graphite, pastel madame Vermer et huile
sur carton, 30 x 30 cm



Yosef Joseph Dadoune,
Fleurs de nuit, 2023
Graphite, pastel madame Vermer et huile
sur carton, 30 x 30 cm

Entrelacs fleuris

L'art de Dadoune est un art qui emprunte de manière tenace ce chemin : celui de l'ornement, mêlant monde arabe et monde juif, celui des formes répétitives et abstraites, celui du motif végétal qui vient rythmer l'espace, l'envahir et le fleurir. D'ailleurs, l'artiste puise sa force dans la série, la variation infinie : il ouvre ainsi un abîme. Les murs se chargent et se couvrent et c'est une manière de faire surgir la présence d'une dimension qui nous échappe. Par la présence répétée, la manière de couvrir les murs de carrés dessinés, fleurs au tracé noir, végétaux colorés ou devenant mi-aliens, mais également par les feuilles de calendrier au décompte impossible, ou par les feuillets recouverts de mots raturés. Le rythme s'installe entre la répétition du motif, le recouvrement des murs, de manière horizontale et verticale, et la forme improvisée du dessin. La vie est serpentine, elle danse, courant sur les murs, dans une impossible fixation de la couleur qui varie, oscille et se répète en faisant écart.

Il y a de la trajectoire dans la forme, il y a de l'écart entre les formes et cela renforce la sensation du flux et du rythme, nous mettant aux prises avec une manifestation d'infini.

L'usage et le choix du papier et de la chose crayonnée qui ramène à la fragilité de la forme, et le choix du motif – la fleur, vulnérable, gracile –, portent les marques de l'intempérance des temps. Une contradiction interne habite la forme. Le motif de la fleur en porte la trace chez Dadoune, feuille d'acanthe du XXI^e siècle à laquelle se mêlent histoire, souvenir et perte, comme lorsque les mots sont perdus ou se gravent à la surface, et s'égrènent : lost family, lost memory, lost place, lost roots... Le motif n'est pas sans écho, entrelaçant souvenir de synagogues et de jardins mauresques, cependant les fleurs deviennent sombres, elles s'entachent de douleur, elles peuvent évoquer tout à la fois l'herbier et la collection, autant que la tombe que l'on fleurit ou le désir de paix qui nous anime.

Il y a de la variation dans la répétition. Chaque série nous amenant dans des lieux singuliers : tristesse et mélancolie pour les uns, rappel sourd de mots signalant la menace aussi, joie adulescente pour d'autres, jusqu'à l'entrelacs de ces affects parfois contradictoires. Dans ces séries et variations de fleurs se manifeste la capacité de l'artiste à « sédimenter », à rendre le signe polyphonique. Dans ces dessins de végétaux et de fleurs, Dadoune sédimente les sens, les évocations et les intentions. Un motif condense un réservoir de sens et d'émotions – ce qui le conduit à le renouveler dans son geste, à parvenir à ne pas épuiser une forme, à l'enrichir des potentialités qu'elle porte. Ainsi, les fleurs deviennent monstres, en écho aux bandes dessinées, à une culture pop et trash. Elles peuvent être drôles, un peu gloutonnes, mâchoires ouvertes sur des dents pointues, aux couleurs saturées, tendres comme dans un pulp pour adolescents et un peu inquiétantes aussi. Flippantes comme dans le rêve qui suit la lecture, elles deviennent fleurs du mal passées à la moulinette de l'audace de Joseph Dadoune. Les fleurs deviennent aliens, et de dévorées elles deviennent dévorantes. Les plantes aux mandibules acérées s'accompagnent des mêmes mots, comme *Lost in the sea*, et eux aussi sont passés au filtre, par le style des comics, l'écriture tremblotante se déroule en évocation du lettrage sanguinolent des films d'horreur, du gore. L'histoire se répète mais elle devient jeu : elle se cache dans la forme et le style de l'adolescence. Il y a du cri et du rire à la fois. Une tragi-comédie. Peut-être aussi un moyen de montrer en cachant, pour préserver la vérité. Dans l'esprit d'un Derek Jarman, Dadoune fait que les mondes se rencontrent, que la culture populaire envahisse l'art contemporain. Plante grimpante de laquelle on ne se débarrassera pas. La position double de l'artiste – entre Orient et Occident – est présente dans sa pratique, même s'il s'agit de constructions imaginaires. Elles se manifestent dans une culture hybride faite des fastes européens, de connaissances érudites héritées de ses lectures dans la bibliothèque de la villa Arson, elles se poursuivent inlassablement, d'une vie entre Israël et la France, entre désert et ostentation. Un point de passage dans une culture qui se cherche dans sa polyphonie hétérogène.